Manger et « faire famille » ?

Repas de famille et transmission de la mémoire familiale dans Himmelskörper de Tanja Dückers (2003), Schlesisches Wetter de Olaf Müller (2003) et Flut und Boden de Per Leo (2014)

Essen und « Familie machen » ? Familienessen und Übermittlung des Familiengedächtnisses in Himmelskörper von Tanja Dückers (2003), Schlesisches Wetter von Olaf Müller (2003) und Flut und Boden von Per Leo (2014)

Eating and “creating a family”? Family meals and the transmission of family memory in Himmelskörper of Tanja Dückers (2003), Schlesisches Wetter by Olaf Müller (2003) and Flut und Boden by Per Leo (2014)

Emmanuelle Aurenche-Beau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/3048>

DOI : 10.4000/germanica.3048

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2015

Pagination : 115-126

ISBN : 9782913857360

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Emmanuelle Aurenche-Beau, « Manger et « faire famille » ? », *Germanica* [En ligne], 57 | 2015, mis en ligne le 30 décembre 2017, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/3048> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.3048>

Manger et « faire famille »¹ ?

Repas de famille et
transmission de la mémoire familiale
dans *Himmelskörper* de Tanja Dückers (2003),
Schlesisches Wetter de Olaf Müller (2003)
et *Flut und Boden* de Per Leo (2014)

Emmanuelle AURENCHE-BEAU
Université Louis Lumière - Lyon 2

Les années 2000 ont vu la publication d'un certain nombre de romans qui interrogent la question de la transmission de la mémoire familiale, notamment au sein de familles marquées par des événements traumatiques et douloureux liés au national-socialisme et aux expériences de fuite ou d'expulsion. Or, il est frappant de constater que, dans certains de ces romans, les scènes de repas de famille, qui réunissent autour d'une table des représentants de différentes générations, sont les moments qui viennent cristalliser cette problématique. On peut remarquer d'ailleurs qu'elles se situent, en outre, toujours à des places particulièrement exposées, au début ou au centre des romans, ce qui souligne leur importance.

Nous nous appuierons ici sur trois romans de ces années, *Himmelskörper* de Tanja Dückers², *Schlesisches Wetter* de Olaf

1. — Nous reprenons ici l'expression de Jean-Claude Kaufmann dans son ouvrage *Casseroles, amour et crises*, A. Colin, Paris, 2005, p. 93.

2. — Aufbau Verlag, Berlin, 2003.

Müller³ et *Flut und Boden. Roman einer Familie* de Per Leo⁴ pour nous demander dans quelle mesure les repas de famille peuvent contribuer à (re)fabriquer de la famille⁵, particulièrement dans le cas de familles ayant connu des séparations, des ruptures ou des conflits (la mère, la grand-mère et la grand-tante de la narratrice de Tanja Dückers ont fui la Prusse orientale en janvier 1945, tandis que la famille maternelle du personnage d'Olaf Müller a été expulsée de Silésie en novembre 1946 et on trouve dans chacune des familles des grands-pères ou grands-oncles qui ont été SS ou se sont, à des degrés divers, compromis avec le national-socialisme, ce que d'autres membres de la famille ne peuvent leur pardonner). Nous étudierons ensuite la manière dont ces réunions familiales peuvent aussi être ce qui vient révéler les failles de la mémoire familiale, mettre au jour les tabous et nous demanderons pour finir dans quelle mesure d'autres moments de convivialité plus improvisés, plus spontanés peuvent être l'occasion de remettre en mouvement la transmission de l'histoire familiale.

Dans les trois romans étudiés, les repas de famille, le plus souvent présentés comme organisés à l'initiative des grands-parents, semblent avoir pour fonction première de mettre en scène le lien familial. Dans le roman d'Olaf Müller par exemple, le narrateur décrit les interminables repas auxquels il assistait régulièrement, enfant, chez sa grand-mère maternelle, à Leipzig. Ces « fêtes » « longues de plusieurs heures »⁶ qui avaient lieu « six ou sept fois par mois »⁷ réunissaient la famille élargie (oncles, tantes et cousins) selon des rituels bien établis. En étaient cependant absents le grand-père du narrateur dont on apprend qu'après une période de captivité dans un camp de prisonniers américain, il est resté en Bavière et n'a pas cherché à rejoindre sa famille à Leipzig⁸, le père du narrateur qui semble être un sujet totalement tabou, impossible à aborder notamment avec sa mère⁹ ainsi qu'un grand-oncle SS dont il

3. — Berlin Verlag, Berlin, 2003.

4. — Klett-Cotta, Stuttgart, 2014. Nous utiliserons pour les citer les abréviations H, SW et FB suivies du numéro de la page.

5. — On peut lire notamment sur ce sujet le livre du sociologue Jean-Claude Kaufmann *Casseroles, amour et crises : ce que cuisiner veut dire*, Paris, Armand Colin, 2005.

6. — «stundenlang», SW 10.

7. — «sechs- oder siebenmal im Monat», SW 10.

8. — «Auf jeden Fall ist er nach dem Krieg nicht mehr zu uns gekommen [...] wir haben ihn nach dem Krieg nicht mehr wiedergesehen.», SW 135. Personne ne l'a revu, personne ne sait ce qu'il a fait pendant la guerre («wir wissen nicht, ob er in Polen etwas Schreckliches getan hat», SW 135), personne ne sait pourquoi il n'a pas cherché à rejoindre sa famille («Vielleicht ist er wegen der Russen nicht zu uns gekommen, wollte ja keiner hin zu den Russen.», SW 135).

9. — «Von meinem Vater war noch nie die Rede gewesen. [...] Sie würde nie eine Frage ihn betreffend beantworten. Als ich es als Kind einmal versucht hatte, ging sie

sera question plus loin. Les hommes présents, en tout cas, étaient assis « à la table des hommes » (SW 11) ; les femmes (la grand-mère du narrateur, sa mère et les sœurs de cette dernière) étaient seules chargées de la préparation et du service des mets : au café accompagné de crème et de gâteaux à la « crème à la vanille et au chocolat », succédaient des toasts de salami et d'œufs avec de l'ersatz de caviar, arrosés de vin ; la vaisselle, notamment le petit pot en porcelaine de Meissen, rappelait le temps d'avant la fuite¹⁰. Puis les hommes fumaient, entonnaient des chansons à boire et dansaient avant que n'éclate l'inévitable « orage silésien », la violente dispute qui ne manquait pas de se déclencher entre les hommes¹¹ jusqu'à ce que la grand-mère, usant de son autorité, ne vienne y mettre fin (SW 12).

Dans le roman de Tanja Dückers, la scène du repas de famille ne se trouve pas dans le premier chapitre du livre comme chez Olaf Müller et Per Leo, c'est la scène centrale du livre et elle occupe à elle seule tout un chapitre, le chapitre 12 qui est aussi le chapitre central du livre. Comme dans le livre d'Olaf Müller, le repas décrit est un repas type où chacun a son rôle, surtout en ce qui concerne la part qu'il prend à la conversation qui porte, comme cela semble se produire régulièrement quand les grands-parents sont présents, sur « la fuite »¹². C'est comme toujours la grand-mère, Jo, qui en prend l'initiative – elle ne rate pas une occasion d'aborder le sujet¹³ – évoquant dans les moindres détails les circonstances et les difficultés du départ, tandis que sa fille, Renate, la reprend pour corriger les aspects insuffisamment objectifs de son récit. Si cette dernière ne parle au contraire jamais « d'elle-même du passé », elle semble en revanche être la seule à lire des publications historiques et à se documenter sérieusement « sur la campagne de Russie » à laquelle a participé son père et « sur la fuite de la Prusse orientale ou occidentale » (H 98). Le grand-père, Mäxchen, quant à lui, complète le récit de sa femme par des informations d'ordre militaire ou stratégique sur la

darüber hinweg, ohne herablassende Geste, ohne Anzeichen von Zorn, so als wäre sie nie gefragt worden.», SW 124-125.

10. — «Erst gab es Kaffee. Die Sahne goß man aus einem Kännchen dazu, das die Flucht überstanden hatte. Meißner Porzellan. Torte. Helle und dunkle Buttercreme. [...] Später Salamibrote und Eibrötchen mit einer schimmernden Krone aus Kaviarersatz. Und Wein.», SW 10.

11. — «Wenn das Gewitter in die Feier zog, von dem wir Kinder nicht wissen konnten, wo sein Ursprung lag. Wo es sich zusammengebraut hatte, bevor es über die fröhliche Gesellschaft hereinbrach und das heitere Fest in eine Unwetterorgie verwandelte. [...] Wir wurden in ein Zimmer gesperrt. Aus den Fluren hörten wir, wie die angeheizten Onkel und aufbrausenden Großcousins aufeinander losgingen.», SW 11.

12. — Les grands-parents semblent leur rendre régulièrement visite et font même des séjours de plusieurs jours chez eux.

13. — «Jo [...] sprach bei jeder sich bietenden Gelegenheit und schließlich, je älter und dementer sie wurde, immerfort über den Krieg.», H 98.

position des armées allemande et soviétique ou sur les différentes routes maritimes possibles pour quitter « Gotenhafen » (actuellement Gdynia en Pologne), tandis que son gendre¹⁴ et son petit-fils se taisent et que sa petite-fille, la narratrice, pose de temps en temps une question (H 139, H 144, H 145). Le menu du repas, préparé par le père de la narratrice, comme cela se produit dans les circonstances exceptionnelles¹⁵, n'est que brièvement évoqué, comme pour souligner que l'essentiel réside davantage dans les mots que dans les mets partagés¹⁶.

Le narrateur¹⁷ de Per Leo, quant à lui, se souvient, lui aussi, de repas de famille au rituel bien établi. Ils étaient toujours organisés à l'initiative de ses grands-parents, à l'occasion d'anniversaires ou de fêtes religieuses (le nombre de convives variant selon les fêtes en fonction de règles bien établies)¹⁸ et il était absolument impossible d'envisager de se soustraire à l'invitation qui est plutôt de l'ordre de la convocation¹⁹ ! Ils avaient toujours lieu dans la grande maison familiale, la « Villa » de la Weserstraße à Vegesack, près de Brême, plus précisément dans le « magasin », une grande pièce « haute de plafond, aux murs lambrissés de panneaux de bois sombre » qui témoignait d'un passé « où les habitants de la maison savaient encore tirer parti d'une pièce de cette taille »²⁰. Ils étaient toujours dirigés par une de ses tantes qui s'occupait de l'intendance et faisait office de « maîtresse de cérémonie »²¹ – c'est

14. — Il semble avoir été totalement épargné par la guerre et le national-socialisme (H 96) et manifeste ostensiblement son désintérêt pour tout ce qui concerne cette période, quittant la pièce ou changeant de sujet quand il en est question.

15. — La mère de la narratrice vient de rentrer de Varsovie où elle a assisté à l'enterrement d'un cousin et n'a donc pu s'occuper du repas (H 122).

16. — Le fait que les grands-parents refusent les sortes de tartines que le père de la narratrice sert après le repas, une fois mangé le dessert, et que la narratrice interprète ce refus comme une manière pour sa grand-mère de signifier à son gendre qu'elle n'apprécie pas ce qu'elle prend comme une manière de faire diversion (H 132) témoigne des tensions qui règnent dans la famille.

17. — Même si dans le cas de *Flut und Boden*, auteur et narrateur semblent ne faire qu'un dans la mesure où le nom de l'auteur apparaît explicitement dans le livre, nous employons tout de même le terme de narrateur pour tenir compte du sous-titre : « Roman einer Familie ».

18. — « Die Bedeutung eines Festes ließ sich im Haus der Großeltern nicht nur an der Zahl der Gäste ablesen, sondern auch an den anwesenden Verwandtschaftsgraden. Ostern und Weihnachten wurde meist nur im Kreis der Kinder und Enkel gefeiert, doch zu runden Geburts- und Hochzeitstagen reisten auch Geschwister, Neffen, Nichten, Cousins und Cousinen der Großeltern an [...] », FB 15.

19. — « Die Großeltern luden nicht zum Fest, sie gaben ihrer Sippe ein Datum bekannt. Absagen war keine Option. », FB 14.

20. — « Seine hohen Decken [...] und die mit dunklem Holz vertäfelten Wände zeugten von einer Vergangenheit, in der die Bewohner des Hauses mit seiner Größe noch etwas anzufangen gewußt hatten. », FB 14.

21. — « Zeremonienmeisterin », FB 12.

elle notamment qui portait les toasts et faisait, à l'occasion, un petit discours²². Les repas étaient toujours servis dans le service en porcelaine de quarante-huit couverts de son arrière-arrière-grand-mère qui rappelait les années fastes, le temps où la famille possédait un grand chantier naval où fut notamment construit, au début du ^{xx}e siècle, le premier bateau à vapeur allemand (FB 53). Les repas, enfin, étaient toujours conclus par des chants chantés d'une seule voix par tous les membres de la famille (FB 15).

Mais cet ordre toujours identique à lui-même qui s'exprime dans chacun des romans par l'immuabilité des lieux, par la régularité des rencontres, par la constance de leur organisation autour des grands-parents, par l'invariabilité de leurs rituels (mets, vaisselle, sujets de conversation, chants et même disputes !) semble certes une manière de célébrer et de mettre en scène le lien familial en perpétuant les traditions familiales, particulièrement dans des familles marquées par des expériences de pertes, de deuils, de disparitions, il n'en est pas moins aussi révélateur de failles. Les narrateurs qui appartiennent tous à la génération des petits-enfants sont en tout cas très sensibles à ce qu'ils vivent comme une rigidité qui les met mal à l'aise et leur semble suspecte.

Schynoski, dans le roman d'Olaf Müller, analyse ainsi, après coup, ces repas comme une manière pour sa grand-mère de maintenir à tout prix le lien entre les différents membres de la famille, de le maintenir pour elle-même, mais de le maintenir aussi, de gré ou de force, pour tous les membres de la famille, tenus de boire et de manger ensemble pour ne pas perdre la seule chose qui leur reste après l'expulsion, le lien familial²³. Ce n'est pas un hasard si Schynoski assimile métaphoriquement nourriture et récit en évoquant la manière dont sa grand-mère le « gavait de ses histoires »²⁴, comme si paroles et aliments avaient la même fonction, être une sorte de cordon ombilical qui maintient attaché à la famille – il emploie d'ailleurs aussi la métaphore du fil au moyen duquel sa grand-mère voudrait l'« entortiller » au point de l'étouffer, afin qu'il garde, lui aussi, en lui, le souvenir de la Heimat perdue²⁵ et ne

22. — «In unendlich gemessener Langsamkeit erhob sie sich, als erwachte sie gerade aus einem tiefen Schönheitsschlaf, setzte ein dezentes Lächeln auf, rief den um den Tisch Versammelten den Anlass der Versammlung ins Gedächtnis, hob das Weinglas und sprach den lieben Eltern einen "von Herzen" kommenden Dank aus», FB 13. Et le narrateur de commenter : «Wofür, sagte sie nicht».

23. — Ses lois non écrites sont : «Man hielt auf Gedeih und Verderb zusammen.» et «Ohne Not verließ man sich nicht.», SW 105.

24. — «Die Großmutter, die ich liebte, stopfte mich mit ihren Bildern, dem Erzählten, stopfte mich aus [...]», SW 23.

25. — «Daß er nur nicht aus der Familie dringt, der phantastische Faden, mit dem ich eingestrickt werden sollte, dessen Verschnürungen, Knoten und Verwirrungen mir an den Atem gehen wollten.», SW 23.

pose pas de question sur les sujets qui fâchent. Schynoski se doute, en effet, que la scène récurrente de l'« orage silésien » et les raisons de la dispute sont liées à la personne du grand absent des fêtes, le grand-oncle SS « qui n'existait pas »²⁶, alors qu'une photo de lui était cachée dans un tiroir chez sa grand-mère²⁷ ; et il comprend que les repas organisés par sa grand-mère avaient sans doute aussi pour fonction de refabriquer une famille unie, comme avant le temps de l'engagement de l'un de ses membres dans une organisation nazie²⁸. Le narrateur, en tout cas, est présenté comme celui qui porte le malaise latent de sa famille et ce n'est pas un hasard, là non plus, si ce malaise se manifeste par des troubles de l'alimentation. Au moment où s'ouvre le roman *Schynoski*, en effet, est devenu obèse (SW 39) et semble sujet à des crises de boulimie (SW 62-63), comme si se gaver de nourriture alors qu'il n'a pas faim était pour lui une manière d'être constamment rempli pour ne pas laisser de place aux questions non résolues de son histoire personnelle et familiale – il décrit lui-même sa couche de graisse comme une « carapace »²⁹.

Dans le roman de Tanja Dückers aussi, l'ordre figé et immuable des prises de parole des uns et des autres semble poser question à la narratrice qui a l'impression que le récit bien huilé de sa grand-mère dissimule quelque chose³⁰ et que le zèle de sa mère à corriger systématiquement certains points a un côté excessif³¹.

Le narrateur de *Flut und Boden*, quant à lui, exprime sa gêne et son malaise en refusant de s'associer aux chants qui concluent le repas³². Ce refus de se fondre dans cette belle unanimité, cette façon de s'exclure de

26. — «Den Großonkel, den es nie gegeben hat. [...] Der immer gefehlt hat, wenn die Familie Schynoski feierte.», SW 10 ; «Als wäre er kein Familienmitglied gewesen.», SW 12.

27. — «Das Foto hat in der zweiten Schublade von unten in einer Kommode im Korridor gelegen, wo ich nur selten ungestört stöbern konnte. Nur dann, wenn niemand außer mir zu Hause war.», SW 12.

28. — La grand-mère tente régulièrement de l'excuser en affirmant qu'il est toujours resté à l'arrière, qu'il n'est jamais allé au front, SW 10. Même s'il n'en sait pas davantage, le narrateur pense qu'il a dû « rompre un accord » : «Wahrscheinlich hatte der Großonkel [...] ein Abkommen gebrochen. Worum es sich gehandelt haben könnte, blieb meinen Spekulationen überlassen. Ich würde damit immer falsch liegen.», SW 105.

29. — Il emploie le terme de «Panzer», SW 39.

30. — Cf. notre analyse des récits de la grand-mère comme étant ce que Christa Wolf, dans *Lesen und Schreiben*, appelle des «médaillons».

31. — Elle rappelle à sa mère que la ville ne s'appelle plus Gotenhafen, nom qui lui avait été donné par les nazis, et que c'est désormais une ville polonaise, Gdynia (H 124) ; elle rappelle aussi par exemple la part de responsabilité des nazis dans la panique de la fuite (ils ont jusqu'au dernier moment interdit à la population de partir) (H 129).

32. — «Ein unbezwingbares Schamgefühl hinderte mich daran, in den familiären Gesang einzustimmen. Kein Bitten, kein Mahnen, keine enttäuschten Blicke, keine Aussicht auf väterliche Verstimmung konnten mich von dieser Weigerung abbringen.», FB 15.

la communauté familiale sont plus forts que lui et lui posent question : pourquoi peut-il tout à fait chanter dans un stade pour encourager l'équipe qu'il soutient (FB 17), pourquoi ne peut-il pas chanter d'une seule voix avec les membres de sa famille ? Cette expérience énigmatique pourrait en tout cas bien être à l'origine de ses recherches sur l'histoire familiale, comme le suggère la place de cette scène au tout début du livre. Il se l'explique en tout cas, après coup, comme une manière de signifier son refus de participer « au seul voyage qu'ils pouvaient faire tous ensemble, un voyage hors de la réalité » : « Que d'oubli dans cette puissante unanimité, que de complaisance, que de prévenance, que d'intimité dans la sûreté de cette polyphonie ». Et même s'il n'était pas conscient à l'époque du sens de ce refus, il n'en sentait pas moins « le poison du romantisme » et un certain déni de la réalité à l'œuvre dans ces chants³³. La description, au milieu de la scène, de la photo au cadre entouré de fleurs roses d'une tante suicidée (sous laquelle se placent ses grands-parents) (FB 13) pourrait bien être (comme l'engagement du grand-père dans la SS) une de ces réalités occultées, à la fois présente et absente de la tête des convives. Le narrateur insiste d'ailleurs, malgré l'ambiance de fête censée régner dans de telles occasions, sur le caractère contraint de ces réunions familiales, l'atmosphère semblant être caractérisée par le fait que chacun reste sur ses gardes : ces fêtes n'étaient jamais « festives », « le sentiment dominant était la prudence »³⁴ ; « le premier commandement pour les hôtes de la Weserstraße était : tu ne dois jamais faire ce dont tu as envie » et il avoue même que personne n'avait vraiment envie de se rendre à ces « fêtes »³⁵.

Si les repas de famille apparaissent donc plutôt comme des révélateurs de malaise, les trois romans mettent aussi en scène des moments de convivialité moins formels, moins ritualisés qui semblent permettre des échanges plus vrais entre les représentants des différentes générations.

On trouve ainsi dans le roman de Tanja Dückers plusieurs scènes de repas improvisés entre mère et fille qui sont l'occasion de confidences plus personnelles (la mère de la narratrice évoque ainsi la rencontre avec celui qui deviendra son mari, mais aussi avec celui de qui elle a reçu son premier baiser, un certain Rudolf, apprenti jardinier dans la pépinière de son oncle, qu'elle n'a jamais oublié, mais qu'elle s'interdit

33. — «die einzige Reise, die sie gemeinsam antreten konnten – eine Reise, die weg von der Wirklichkeit führte: je länger, desto weiter. Je weiter, desto enger [...] Wie viel Vergessen lag in dieser gewaltigen Einstimmigkeit! Wie viel Nachsicht, wie viel Entgegenkommen, wie viel Vertrautheit in dieser sicheren Vielstimmigkeit. [...] Ich spürte das Gift der Romantik.», FB 16.

34. — «Die Feste [...] fühlten sich niemals festlich an. Das beherrschende Gefühl war Vorsicht.», FB 12.

35. — «Das erste Gebot für Besucher der Weserstraße 84 war: Du darfst nie tun, was du willst. [...] Niemand von uns wollte da hin.», FB 11.

de revoir [H 30]) ou de décisions inattendues comme celle de se rendre ensemble à Gdynia, la ville portuaire d'où elle a fui avec sa mère et sa tante (H 287-8). Sont évoqués aussi des thés partagés avec sa grand-mère qui raconte une énième fois l'histoire de la fuite et qui, revenant sur la panique qui l'a saisie au moment où elle a vu la foule qui attendait le bateau qu'elles devaient prendre, lâche sans s'en rendre compte : « Tout à coup tout cela ne servait plus à rien... que nous ayons été au Parti... ne servait plus à rien... c'était terrible »³⁶. Aidant sa grand-mère à renouer le fil de son récit au moyen de reformulations, elle parvient, lors d'une autre visite, à découvrir enfin la vérité et à comprendre pourquoi sa mère, qui a involontairement causé la mort du petit Rudolf, s'interdit de reprendre contact avec l'autre Rudolf qui a peut-être été l'amour de sa vie. On comprend, en effet, qu'elles doivent leurs places sur le bateau à une remarque spontanée de la petite Renate qui dénonce une famille (le petit Rudolf et sa mère) qui ne faisait pas le salut hitlérien, les vouant ainsi à une mort quasi-certaine s'ils sont montés à bord du Gustloff ou s'ils n'ont pu monter à bord d'aucun bateau.

Un autre moment fort du livre est centré sur une expérience gustative paradoxale puisqu'elle est partagée à distance à la fois géographique et temporelle par plusieurs membres de la famille. La narratrice se décrit, en effet, en train de sucer un réglisse acheté à Varsovie, lors d'un voyage effectué dans cette ville sur les traces de son oncle Kasimierz avec qui sa mère avait une grande proximité et à qui elle envoyait régulièrement des réglisses³⁷, en souvenir des années vécues à Königsberg avant la fuite – ses parents y tenaient en effet une grande confiserie et sa mère leur en offrait souvent³⁸. La mère de la narratrice en était d'ailleurs restée friande et en avait toujours à la maison³⁹. Or, c'est au moment où, déçue de ne pas avoir réussi à percer le mystère de la vie et de la mort de son oncle, qui vient de se suicider, et déçue sans doute aussi de ne pas avoir ainsi, indirectement, réussi à mieux comprendre la force du lien qui attachait sa mère à cet oncle, c'est au moment donc où elle suce ce

36. — «... und Lena, Renate und ich... wir warteten den ganzen Tag, die ganze Nacht... bis zum nächsten Morgen!... in dieser Kälte... in der Hoffnung, daß die Besatzung Mitleid bekommen... und uns doch noch an Bord nehmen würde... Plötzlich nützte alles nichts mehr... daß wir in der Partei waren... nützte gar nichts... das war schrecklich», H 219.

37. — «Meine Mutter schickte Onkel Kazimierz jeden Monat ein Päckchen, das zur Hälfte aus Lakritze in allen Variationen bestand.», H 163.

38. — «Mein Onkel liebte Lakritz seit seinen Kindertagen, als Jo Renate und ihm oft Lakritzaler zusteckte, die sie und Mäxchen, damals noch Max, tütenweise aus dem Königsberger Marzipangeschäft übrig hatten.», H 163.

39. — «Auch meine Mutter war auf Lakritz versessen ; neben dem Herd und auf ihrem Nachttisch lag immer ein umgedrehter Deckel mit ein paar Lakritzpastillen.», H 163.

réglisse qu'il lui semble comprendre quelque chose : « On est tellement seul quand on mange »⁴⁰ : solitude de chacun avec ses souvenirs, avec un passé dont il ne peut parler, solitude de son oncle qui détestait les confidences et gardait pour lui une histoire douloureuse⁴¹, solitude de sa mère qui porte un secret dont elle a honte et qu'elle ne peut révéler à sa fille, solitude de la narratrice dont le petit ami qui l'a accompagnée dans son voyage ne comprend pas les raisons qui la poussent ainsi à enquêter sur les circonstances de la mort de cet oncle. Davantage que des informations factuelles, la narratrice découvre et partage ainsi paradoxalement, en communiant par-delà l'espace et le temps grâce à ce bâtonnet de réglisse, une expérience fondamentale dans l'histoire de sa famille : la souffrance du partage impossible.

Dans le roman d'Olaf Müller, c'est également de manière plutôt inattendue que Schynoski qui avait, jeune adulte, quitté Leipzig pour aller travailler comme journaliste à Berlin et qui avait ainsi coupé les liens avec sa famille (cette dernière avait vécu son départ comme une trahison⁴²) est rattrapé par son histoire familiale. Ayant reçu de collègues journalistes polonais un livre sur Breslau, il se plonge presque malgré lui, sous le prétexte que ces derniers risquent de l'interroger sur le livre, dans la contemplation des photos de la ville d'avant la guerre, sans comprendre pourquoi certaines retiennent son attention – peut-être lui rappellent-elles des anecdotes racontées par sa grand-mère ?⁴³ Les moments qu'il passe à regarder le livre coïncident, en tout cas, avec les repas qu'il prend, seul, dans un restaurant proche de son appartement depuis qu'il a décidé de mettre fin à ses « excès alimentaires domestiques » et qu'il s'est livré à une « orgie de destruction de nourriture »⁴⁴. Tout se passe comme s'il avait, en jetant cette nourriture qui remplissait son réfrigérateur, mis symboliquement fin au gavage et à la programmation de sa mémoire par sa grand-mère, jusque-là omniprésente dans la transmission de la mémoire familiale⁴⁵, puisque sa mère, se pliant aux

40. — «Man ist so alleine, wenn man ißt.», H 175.

41. — Il s'est retrouvé orphelin très jeune après avoir successivement perdu ses deux parents dans le Varsovie de l'immédiate après-guerre et a été recueilli par une tante.

42. — Reprenant les pensées ou les paroles de sa grand-mère : «Warum sollte einer nach Berlin gehen, um in anderer Leute Angelegenheiten herumzuwühlen ?», il a l'impression d'avoir comme son grand-oncle « rompu un accord » : «Wahrscheinlich hatte auch (E. A.-B.) der Großonkel [...] ein Abkommen gebrochen.», SW 105.

43. — «Ein gelbstichiges Foto hielt mich fest. Was mich an dem Bild gefangennahm, war schwer zu erklären. Möglicherweise hatte es mit einer Geschichte meiner Großmutter zu tun.», SW 71.

44. — «Der Entschluß, die häuslichen Freßexzesse zu beenden, war von einer Orgie der Nahrungsmittelvernichtung begleitet worden.», SW 70.

45. — Même une fois à Breslau, il a du mal à se dégager des histoires de sa grand-mère et des images du passé qui viennent parasiter sa perception de la réalité : «Ich wurde das unaussprechliche Gefühl nicht los, daß die Bewohner dieser unwirklichen Stadt nicht

directives officielles de la RDA, mais obéissant peut-être aussi à des raisons plus personnelles, ne parlait jamais du passé et de l'expulsion et lui interdisait de surcroît de dire à l'école ou ailleurs qu'il était issu d'une famille de « réfugiés ». Ce moment, qui représente clairement une transgression des principes de sa grand-mère pour qui il ne fallait pas jeter de nourriture⁴⁶, semble donc être le signe qu'il veut désormais se nourrir à d'autres sources et entreprendre un travail de recherche personnel sur le passé de la famille. Le repas qu'il partage peu après avec sa mère est peut-être une autre étape sur un chemin susceptible de lui permettre de renouer d'une manière nouvelle avec l'histoire familiale. Le cadre extérieur, l'ordre est certes respecté – comme chez sa grand-mère, l'homme qu'il est se laisse servir par la femme qu'est sa mère et cette dernière met pour lui les petits plats dans les grands⁴⁷ –, mais les échanges qu'ils ont sont totalement nouveaux. Alors que sa mère s'était toujours tue, elle se met brusquement à parler, se lançant dans une sorte de logorrhée décousue et difficile à suivre, qui ne respecte pas l'ordre chronologique et qu'il compare même à une « transe », mais qui lui permet de renouer le fil de l'histoire familiale et de poursuivre sa propre quête de réappropriation du passé en décidant de se rendre sur les lieux d'origine de la famille, aux environs de Breslau.

Dans le livre de Per Leo, ce sont aussi des moments de convivialité différents, en dehors des repas de famille ritualisés, qui permettent une communication autre. Après la mort de son grand-père, le narrateur partage ainsi un moment avec sa grand-mère, peu avant que la maison de famille ne soit vidée et que sa grand-mère ne la quitte. Contrairement à d'habitude où ses visites se déroulaient toujours selon le même schéma⁴⁸, le fait que sa grand-mère soit seule désormais et que ce soit sa dernière visite dans la maison avant qu'elle ne soit vendue, semble assouplir les rituels⁴⁹. Il l'aide en tout cas à trier les livres et sa grand-mère lui dit qu'il peut prendre tout ce qui l'intéresse – c'était, dit-il, sans qu'il le sache, le moment qu'il attendait⁵⁰. C'est en effet le moment où il

zu ihr gehörten, sondern zu einer anderen, wirklicheren Stadt. Dieses Gefühl bildete die Tyrannei meines fehlprogrammierten Gedächtnisses ab. Es schien mir unmöglich, den Geschichten meiner Großmutter zu entkommen.», SW 182.

46. — «Gegen den eigenen Widerstand und die Mahnung der Großmutter im Ohr, daß man unter keinen Umständen Eßbares in den Müll geben dürfe, hatte ich Kühlschranks und -truhe geleert.», SW 70.

47. — «Sie trug alles allein in die Stube. ließ sich von mir nicht helfen. Penibel richtete sie mein Gedeck aus. Auf drei Seiten war ich von Töpfen umstellt, aus denen es duftete, wie ich es lange nicht mehr erlebt hatte.», SW 136.

48. — «Über viele Jahre, bis zu diesem denkwürdigen Tag, waren meine Besuche in der Weserstraße nach dem ewig gleichen Muster verlaufen.», FB 8.

49. — «Mir scheint, als hätten wir beide, Großmutter und ich, uns erst nach Großvaters Tod zwanglos in diesem Haus bewegen können.», FB 21.

50. — «Es war die Aufforderung, auf die ich seit Jahren gewartet hatte, ohne mir

a, pour la première fois, accès aux rayons du bas de la bibliothèque de son grand-père, toujours dissimulés par un rideau bleu, de ce grand-père dont il savait sans vraiment vouloir le savoir qu'il avait été nazi. Tout se passe donc ici comme si les livres prenaient d'une certaine manière la place de paroles non échangées, de messages à décoder. Le narrateur a bien conscience de la confiance que lui accorde sa grand-mère en lui transmettant cet héritage délicat, mais n'est pas dupe pour autant des recommandations qu'elle lui adresse quand elle lui dit qu'« il ne doit pas croire tout ce qu'on raconte sur lui », que « c'était un homme merveilleux », « un rebelle » qui « n'a pas eu la vie facile »⁵¹. Il se lancera précisément, par la suite, dans des recherches scientifiques sur le national-socialisme en tentant, en partie à partir des livres de son grand-père, de reconstituer l'univers mental d'un SS spécialisé dans l'expertise raciale. Le livre contient ainsi notamment un chapitre consacré à Ludwig Klages, un penseur vénéré par les nazis, dont son grand-père possédait un ouvrage⁵².

Le narrateur évoque aussi un autre aspect de ses recherches, les interviews qu'il réalise avec certains membres de la famille, notamment avec un de ses oncles, M 41⁵³, à qui il rend visite pour l'interroger sur son grand-père. Il décrit le dialogue qu'ils ont autour d'un café et d'un gâteau et se montre frappé par la qualité de son récit. Alors que ses conversations avec les autres fils de son grand-père, son père et un autre de ses oncles, M 44, avaient surtout été « informatives » (FB 304) et que leurs récits semblaient extrêmement contrôlés (FB 304), celui de M 41 semble beaucoup plus ouvert : il est ponctué de silences, de phrases inachevées, d'hypothèses et ne dresse pas de son père un portrait figé. Il en donne au contraire l'image d'un homme à plusieurs facettes, voulant donner de lui par ses discours et par un comportement d'une grande sévérité l'image d'un homme fort et puissant alors qu'il était en réalité d'une grande fragilité. Alors que M 44 le traitait de nazi et avait clairement pris ses distances avec lui⁵⁴, M 41 (que son père appelait Einsis) affirme que ce n'était pas un monstre malgré ses monstruosités⁵⁵.

dessen bewußt zu sein.», FB 23.

51. — «Auf keinen Fall solle ich alles glauben, was man über ihn erzähle. Ein wundervoller Mann sei er gewesen [...] Einer wie er habe es eben nicht leicht gehabt in so einer Familie. Ein Aufmüpfiger ! Idealist !», FB 25.

52. — Per Leo est l'auteur d'une thèse sur Ludwig Klages et la pensée caractérologique.

53. — Les personnages masculins sont désignés par M suivis de leur année de naissance.

54. — «Friedrich Leo, so sagte er, sei ein menschenverachtender Despot gewesen, ein Individuum mit vollständig deformierter Psyche [...]», FB 293.

55. — «Und trotz aller Monstrositäten : Einsis Vater ist kein Monster. Er bleibt ein Mensch, unverständlich, oft schwer erträglich, aber rätselhaft.», FB 316-7.

Les trois livres étudiés, pour différents qu'ils soient, semblent donc avoir en commun d'opposer au moins deux types de partage de la table en famille : d'un côté, des repas institutionnalisés et ritualisés obéissant à un certain ordre et ayant pour fonction de mettre en scène le lien familial, de le fabriquer et même de tenter de le refabriquer, surtout quand il a été mis à mal par des expériences douloureuses liées à la fuite ou à l'expulsion ou par des conflits politiques autour de la compromission avec le national-socialisme ; de l'autre, des situations de rencontre en plus petit comité, autour de repas ou de simples collations qui peuvent laisser la place à une certaine improvisation. Les romans étudiés corrélaient en outre très clairement repas ritualisés et verrouillage de la parole d'un côté, repas plus informels et libération de la parole de l'autre, comme si l'ordre imposé par les rituels s'appliquait non seulement à l'ordonnement des mets mais aussi à celui des mots, tandis qu'une plus grande souplesse du cadre favorise l'émergence d'un échange plus authentique et rend possible une transmission plus juste de l'histoire familiale. En ce sens les repas familiaux peuvent non seulement être « opérateurs de liens », mais aussi « indicateurs » de la qualité de ces liens⁵⁶.

56. — Jean-Claude Kaufmann *Casseroles, amour et crises*, A. Colin, Paris, 2005, p. 172.